

BLESSURES



La fidélité sous la cendre

LE DIEU MAUDIT

Le dieu venait le soir par les talus couleur de rouille et de silence,
Il ne portait plus l'or des anciens matins sur ses épaules défaites,
Mais un manteau de suie, traversé par des lueurs déjà refroidies,
Comme si le ciel lui-même eût brûlé longtemps dans sa poitrine,
Ses mains pendaient, nues, avec la fatigue des lampes trop veillées,
Et ses yeux retenaient un bleu noir, pareil au fond des étangs d'hiver,
On eût dit qu'il marchait vers les hommes non pour les délivrer,
Mais pour s'asseoir près d'eux lorsque la dernière chaleur se retire,
Sa gloire n'était plus qu'une braise enfouie sous les cendres du monde,
Et pourtant l'air autour de lui gardait la gravité des choses saintes.

Jadis il avait connu l'innocence des hauteurs sans blessures,
Le lait des aurores coulait encore sans fiel entre les branches,
Les sources montaient jusqu'à lui comme des troupeaux de clarté docile,
Et le vent déposait sur son front des couronnes de feuilles intactes,
Nulle bouche humaine n'avait encore défiguré les mots du feu,
Nulle machine n'avait appris à compter la douleur des vivants,
Le ciel ouvrait ses mains sur les moissons, les enfants, les seuils,
La terre répondait dans une odeur de pain tiède et d'herbe sombre,
Alors le dieu croyait que la lumière pouvait demeurer sans crime,
Et le jour entraît dans le monde comme une eau sans arrière-goût.

Mais vint le temps où la clarté voulut tout voir et tout saisir,
Les vitres se multiplièrent, les chiffres dressèrent leurs clôtures,
Les voix se firent fer, les villes apprirent la blancheur des hôpitaux,
Les temples cédèrent la place aux écrans dans les chambres froides,
On nomma vérité la surface, justice le calcul, paix l'oubli,
Et l'on livra les corps aux machines comme on livre du grain aux meules,
Le dieu sentit alors qu'un long éclat de verre entraît dans sa lumière,
Chaque prière remontait vers lui couverte de suie et de métal,

Ses paumes, jadis ouvertes, se chargèrent d'une cendre inconnue,
Et son nom prit dans l'air la saveur noire des fruits d'automne gâtés.

Dès lors il ne fut plus qu'un dieu blessé par ce qu'il éclaire,
Chaque rayon lancé vers la terre lui revenait chargé de plaies,
Les villages incendiés dormaient dans ses yeux comme des braises fixes,
Les lits d'hôpital y laissaient leur odeur de linge humide et d'iode,
Les quais déserts des gares y faisaient passer leurs heures livides,
Les prisons y creusaient des couloirs plus longs que l'hiver des pierres,
Les enfants éveillés trop tôt y mettaient leur mutisme précoce,
Les mères leur fatigue, les pères la rouille de leurs mains vides,
Il portait tout cela comme un ciel trop bas porte un vol de cendres,
Et personne n'entendait sous l'éclair la plainte lente de sa nuit.

Pourtant il ne quitta pas la terre, bien qu'elle eût noirci ses sandales,
Il marcha dans les cours humides où les poules se serrent contre le gel,
Il s'assit sous les lampes basses des chambres où l'on veille un mourant,
Il connut le goût du café froid dans les cuisines avant l'aube,
Le grincement des chaises, l'eau maigre dans les robinets d'hiver,
Les fenêtres embuées où le dehors revient comme un reproche,
Il resta près des hommes lorsque les paroles tombaient en poussière,
Non pour leur rendre un ciel, mais pour partager la chute du jour,
Sa présence était pauvre, presque honteuse, comme une braise tenue bas,
Mais le silence autour de lui devenait plus dense et moins menteur.

Ceux qui le virent ainsi ne reconnurent pas l'ancien maître des orages,
Ils virent un visage amaigri par trop de nuits sans rémission,
Une bouche où la lumière semblait chercher en vain sa source,
Des mains blessées d'avoir trop touché la rouille des douleurs humaines,
Une démarche de roi déchu que nul royaume n'attend plus,
Et dans cette déchéance même une noblesse plus grave que l'éclat,
Car il n'avait plus rien à promettre, rien à imposer, rien à vendre,
Seulement une fidélité nue à l'irréparable du monde,

Comme si le divin, dépouillé de sa puissance, devenait enfin proche,
Comme si la chute elle-même eût révélé le fond secret de sa grandeur.

Souvent, vers le soir, il montait seul jusqu'aux collines de la Famenne,
Le vent passait sur lui comme une eau noire chargée de sel et de feuilles,
Un merle noir, sur le noyer, ouvrait l'air d'un éclat de bec jaune,
Les rails jetaient encore parfois dans le froid une étincelle veuve,
La fumée d'une maison montait droite avant de se perdre dans le gris,
Des chiens aboyaient au loin comme s'ils gardaient une porte sans seuil,
Le dieu s'arrêtait là, devant cette pauvreté plus forte que le vacarme,
Une lampe derrière une vitre suffisait à tenir tête au néant,
Alors sa blessure connaissait non la paix, mais une halte profonde,
Comme si la joie tragique pouvait survivre en braise sous la neige.

Mais la malédiction demeurait, plus dure encore que la simple fatigue,
Car ce dieu ne pouvait retirer le jour sans livrer tout au pire,
Il devait laisser la lumière courir sur les armes et les factures,
Sur les visages exposés, les écrans, les corps vidés dans les couloirs,
Il devait éclairer le pain rare, les guerres, les chiffres, les fosses,
Continuer de nommer l'arbre quand les villes oubliaient son ombre,
Continuer d'offrir le ciel à ceux qui ne levaient plus les yeux,
Telle était sa peine : non mourir, mais demeurer dans l'irréparable,
Porter jusqu'au bout le don détourné sans pouvoir le reprendre,
Et voir sa propre lumière servir à ce qu'elle ne bénissait plus.

Alors il apprit peu à peu le langage des choses qui refroidissent,
La voix presque muette des cendres lorsque le rouge les abandonne,
La lenteur du métal dans les gares après le dernier passage,
Le sommeil coupé des veilleurs, les draps lourds, le verre des perfusions,
Le froid qui gagne les maisons quand chacun croit encore tenir,
La manière qu'à la nuit d'entrer sans bruit dans les plis du souffle,
Il comprit que toute fin véritable s'annonce d'abord par une tiédeur moindre,
Par une clarté plus basse, par une retenue étrange des gestes,

Et ce savoir entra en lui comme une seconde et plus haute blessure,
Car le dieu sentait en lui-même cette décroissance à l'œuvre.

Nul ne saura jamais s'il attendit encore quelque chose au bout de la cendre,
Peut-être savait-il déjà qu'il n'est plus de retour pour certaines flammes,
Peut-être sa sainteté dernière fut-elle de consentir à ce déclin,
Non comme un prince humilié rêvant d'un ancien trône de lumière,
Mais comme une présence fidèle à la nuit commune des vivants,
Il marche encore, dit-on, dans les couloirs, les gares et les vergers froids,
Il ne sauve personne, il n'ouvre aucun royaume derrière l'ombre,
Il offre seulement sa blessure à la blessure du monde,
Et cela suffit parfois pour que le froid n'ait pas tout à fait le dernier mot,
Pour qu'une cendre demeure grave avant de rendre enfin sa chaleur.

DIALOGUE

Le Vif — Il me semble pourtant que le dieu n'est pas tout à fait tombé hors du monde. Je ne parle plus du maître éclatant des premiers matins, ni de l'antique souverain debout dans la pureté des hauteurs. Je parle de cette clarté blessée qui rôde encore dans les chambres où l'on veille, sur les bancs des gares, dans les couloirs d'hôpital où l'aube a l'odeur froide du métal. S'il n'était plus rien, pourquoi sa ruine elle-même aurait-elle tant de gravité ? Pourquoi sa chute laisserait-elle dans l'air ce goût de cendre et de veille, cette façon qu'ont certaines lampes de ne pas consoler et pourtant de tenir tête à la nuit ? Je veux croire qu'il demeure, non comme salut, mais comme présence entamée. Je veux croire qu'un dieu peut survivre à sa propre malédiction sous la forme d'une braise trop basse pour les foules et assez pauvre pour les veilleurs. Il y a encore, dans ses yeux obscurcis, quelque chose qui ne consent pas tout à fait à l'extinction. Et c'est à cela que je m'accroche, comme à la dernière lueur sur un chemin de neige.

L'Éteint — Tu prends pour une survivance ce qui n'est déjà plus qu'un retard de la cendre. Le dieu dont tu parles ne veille plus ; il refroidit. Il traverse encore les chambres, les quais déserts, les vergers noircis par le givre, mais il ne les habite plus d'aucune promesse. Ce que tu nommes présence n'est que la lente persistance d'un feu qui ne sait pas mourir d'un coup.

Il y a dans certaines ruines une chaleur trompeuse ; on approche les mains et l'on croit à un reste de foyer, alors qu'il ne demeure que la mémoire de la combustion. Ce dieu maudit n'attend rien, n'espère rien, ne prépare aucun renversement dans l'ombre. Il ne garde des anciennes hauteurs qu'un manteau de nuit traversé de suie. Son silence n'est pas une pédagogie secrète ; c'est la bouche même de la lumière devenue stérile. Et nous nous obstinons à appeler veille ce qui n'est déjà plus qu'un refroidissement.

Le Vif — Peut-être. Mais d'où vient alors cette étrange noblesse de sa défaite ? Une chose purement morte s'affaisse, elle ne rayonne plus d'aucune gravité. Or ce dieu blessé, même à l'instant de son déclin, laisse derrière lui une sorte de bleu intérieur, comme au fond des soirs d'hiver quand les collines deviennent plus proches parce qu'elles s'éloignent dans l'ombre. Je ne lui demande plus de relever les morts, ni d'arracher les villes à leur poussière, ni de rendre aux hommes leur innocence ancienne. Je demande seulement s'il n'est pas possible qu'une puissance plus pauvre soit née de sa chute, une puissance sans gloire, sans miracle, presque sans nom, mais capable encore d'accompagner. Il y a des présences qui ne sauvent rien et qui empêchent pourtant le monde de sombrer tout à fait dans l'indifférence. Quand une main se pose sur une épaule à l'heure où tout langage s'est retiré, quelque chose passe qui n'est pas seulement humain. J'appelle encore cela dieu, même si ce nom tremble comme une flamme sous la pluie. Et je préfère ce tremblement à l'assurance froide des tombeaux.

L'Éteint — Tu donnes trop à ce qui subsiste par simple inertie. Le monde a ses lenteurs, ses résidus, ses fidélités sans sujet. Le givre tient sur les branches longtemps après que la nuit s'est retirée ; ce n'est pas pour autant la nuit qui demeure. De même, la douceur que tu rencontres au bord des lits, sous les lampes basses, dans le regard de ceux qui ont trop souffert, n'est pas la trace d'un dieu. C'est la fatigue du vivant quand il a cessé de mentir. C'est la matière elle-même, arrivée à un degré de douleur où elle ne peut plus se payer de grands discours. Tu voudrais sauver le nom au moment même où la chose s'éteint. Moi, je ne veux plus recouvrir la cendre avec des syllabes pieuses. Le dieu maudit n'accompagne pas ; il tombe avec une majesté résiduelle, voilà tout. Et si sa chute nous paraît encore belle, c'est peut-être seulement parce que nous n'avons pas le courage d'aimer le froid nu jusqu'au bout.

Le Vif — Pourtant tu parles de lui comme on parle d'un visage que l'on n'a pas fini de regarder. Tu dis sa chute avec trop de précision pour qu'elle te soit indifférente. Tu suis

chacun de ses pas dans la cendre, tu entends la lenteur de son refroidissement, tu recueilles presque avec tendresse le peu de chaleur qui s'en retire. Il y a là une fidélité qui dément ton néant. Celui qui ne croit plus vraiment devrait se détourner, laisser les ruines à leur poussière, passer. Mais toi, tu demeures. Tu veilles à la façon dont il s'éteint, comme si quelque chose d'essentiel devait encore être appris dans cette extinction même. Peut-être n'attends-tu plus rien, je te l'accorde ; mais cette absence d'attente n'est pas le vide. Elle ressemble à une forme plus grave de proximité. Tu es encore auprès de lui, et cette proximité suffit à rouvrir en moi le vieux soupçon : un dieu qui meurt si lentement n'est peut-être pas tout à fait un dieu perdu.

L'Éteint — Je demeure, oui, mais comme on demeure auprès d'un corps qui a franchi la limite et dont la chaleur décroît dans les draps. Non pour le rappeler, non pour surprendre un miracle dans le pli des lèvres, mais pour ne pas trahir sa sortie. Il faut beaucoup d'amour, parfois, pour cesser d'espérer. L'espérance bavarde, invente, repeint, ressuscite en paroles ce qu'elle ne sait pas accompagner dans sa fin. Moi, je ne veux plus cela. Je veux entendre jusqu'au bout ce bruit léger que fait la braise quand elle cesse d'être braise. Le dieu maudit n'est plus une promesse blessée ; il est une plaie devenue lucide. Il sait que le monde continuera sans lui, dans les néons, les sirènes, les gares vides, les champs souillés de gel et de rouille. Ma fidélité ne consiste pas à lui prêter un avenir, mais à ne pas lui voler sa défaite. Il y a une pudeur des cendres, et c'est elle que je garde.

Le Vif — Alors admettons qu'il n'y ait plus d'avenir pour lui. Admettons qu'aucune aurore ne soit cachée derrière ses paupières noircies. Il resterait pourtant ceci : sa défaite n'est pas vile. Elle ne ressemble ni à l'effondrement des idoles ni à la dérision des simulacres. Quelque chose en lui, jusque dans la perte, demeure royal de pauvreté. Je ne parle pas d'une royauté triomphante, mais de cette gravité étrange qu'ont les choses tombées quand elles refusent encore la comédie. Le dieu maudit ne ment plus. Il traverse la nuit sans doctrine, sans vengeance, sans promesse de retour. Peut-être est-ce cela qui me retient auprès de lui : l'idée qu'une vérité peut naître à même l'épuisement, qu'une lumière plus sobre se lève dans la conscience d'être vaincue. S'il n'a plus rien à donner, il donne au moins cela : la fin des faux soleils. Et sous cette fin, malgré tout, je sens une parole presque muette qui me dit de ne pas fuir.

L'Éteint — Ce que tu appelles parole n'est peut-être que le consentement du regard à ce qu'il ne peut changer. Mais je ne te contredirai pas tout à fait ici. Oui, il y a dans cette défaite une dignité plus haute que toutes les anciennes fanfares célestes. Oui, le dieu maudit, parce qu'il ne promet plus, devient plus proche des choses froides : des pierres, des rails, des arbres nus, des bêtes resserrées dans l'hiver, des hommes assis au bord de leur fatigue. Il n'a plus de ciel à défendre. Il n'a plus d'ordre à imposer au chaos. Il connaît désormais l'humiliation de la lumière lorsqu'elle éclaire ce qu'elle ne peut sauver. Mais ne fais pas de cette dignité une espérance détournée. Elle n'est qu'une manière plus noble de tomber. Elle n'annonce rien. Elle purifie seulement le regard de ses anciennes ivresses. Et peut-être est-ce déjà beaucoup, dans un monde saturé de faux incendies, que d'apprendre à voir une cendre sans lui demander de refleurir.

Le Vif — Je n'irai pas jusqu'à lui demander de refleurir. J'ai trop marché parmi les lampes basses, les couloirs livides, les paysages où même le matin porte le goût du soir. Mais je ne puis renoncer à ceci : s'il y a encore une fidélité possible, elle passe par lui. Non par sa puissance, qui s'est retirée comme une eau noire dans la terre, mais par sa blessure même. Il n'est plus au-dessus ; il est avec. Il ne règne plus ; il endure. Et cette endurance me paraît plus sacrée que toutes les majestés anciennes. Si je reste auprès de lui, ce n'est pas pour attendre le retour des anciennes gloires, c'est pour apprendre à tenir dans le déclin sans recourir au mensonge. Peut-être au fond n'ai-je plus d'illusions ; peut-être n'ai-je plus qu'un attachement. Mais cet attachement suffit encore à faire obstacle au grand froid intérieur. Je marcherai donc avec ce dieu obscur jusqu'au point où sa dernière braise cessera de tromper la nuit.

L'Éteint — Alors marche, mais marche sans arrière-pensée. Ne fais pas de la cendre un seuil, ni du refroidissement une épreuve en vue d'autre chose. Marche comme on accompagne vers la fosse une lumière qui n'a plus d'huile. Le dieu maudit n'a plus besoin d'être défendu ; il a besoin d'être reconnu dans sa vérité terminale. Il n'y aura peut-être au bout ni révélation, ni visage sauvé dans la braise, ni signe. Il y aura seulement ce froid plus vaste que les noms, ce grand silence gris où s'apaisent les anciennes flammes. Mais si tu peux demeurer là sans trahir, si tu peux aimer jusqu'à cette nudité, alors quelque chose de juste aura eu lieu. Non une rédemption. Non un retour. Simplement une fidélité assez grave pour ne pas détourner

les yeux quand même le divin apprend à mourir. Et c'est peut-être la seule sainteté qui nous reste sous les cieux de cendre.

L'ÉCORCHÉ

L'homme marchait sans peau dans la clarté coupante des matins trop lucides,
Le vent touchait ses nerfs comme une herse de sel sur la rougeur du monde,
Nul vêtement ne pouvait désormais recouvrir la plainte de ses fibres,
Il portait à même l'air la vérité brutale des choses sans écorce,
Chaque bruit entraînait en lui comme un clou de lumière dans la chair nue,
Chaque regard laissait une écharde au flanc de sa patience dé faite,
Il n'avait plus ce seuil de douceur qui sépare encore le corps du siècle,
Mais l'exposition pure, l'âpre contact, la morsure immédiate des heures,
On eût dit qu'un feu méthodique avait consumé jusqu'à l'ombre de sa peau,
Et qu'il restait debout pour apprendre au sang la gravité du froid.

Jadis pourtant il avait eu la peau commune des vivants tranquilles,
Cette mince frontière où le monde s'arrête avant de devenir blessure,
Les pluies y mouraient en douceur, les soleils y déposaient leur fatigue,
Les mains d'autrui pouvaient encore y venir sans traverser jusqu'à l'abîme,
Il marchait parmi les arbres avec la lente innocence des passants,
Il croyait que toucher voulait dire seulement frôler la forme des choses,
Il ignorait ce savoir noir qu'enseigne la lame lorsqu'elle insiste,
Il ne savait pas que le monde, sous ses surfaces, garde des tenailles,
Et que toute tendresse demeure suspendue sur une cruauté plus vieille,
Comme une lampe d'été sur un puits dont nul ne voit le fond.

Puis vint l'heure où le jour lui-même se fit instrument de dépeçage,
Non par colère soudaine, mais par l'usure exacte des clartés trop pleines,
Les vitres le livrèrent au règne sans pudeur des images et des chiffres,
Les voix le nommèrent si bien qu'elles lui arrachèrent la part obscure,
On voulut tout savoir de lui, tout mesurer, tout exposer, tout traduire,
Et chaque explication passait sur sa chair comme une lame polie,
Bientôt il sentit que les mots savent peler plus sûrement que les fouets,
Qu'ils retirent aux êtres le voile lent où mûrissait leur présence,

Ainsi l'homme perdit d'abord la nuit qui protégeait encore son visage,
Et la blessure commença sous le règne impeccable de la transparence.

Dès lors il vécut sans refuge au milieu des saisons déverrouillées,
Le froid entrait dans ses épaules avec la patience grise des brouillards,
La chaleur de juillet cuisait sur lui comme un verdict sans appel,
La pluie trouvait en sa poitrine un tambour plus nu que les toitures,
Les odeurs de rouille, de linge humide, de terre, de sang, de pharmacie,
Montaient jusqu'à son cœur sans rencontrer la moindre porte entrouverte,
Même le chant du merle avait sur lui la netteté d'une lame sombre,
Tant toute beauté désormais pénétrait jusqu'au noyau de sa fatigue,
Il n'y avait plus de dehors pour recevoir à sa place le monde,
Le monde tombait tout entier sur sa chair comme une grêle de présence.

Les hommes l'entouraient parfois avec la gêne qu'inspire une vérité nue,
Ils voyaient bien dans ses traits l'excès d'un mal qu'ils portaient en secret,
Mais chacun rajustait son col, son rôle, son sourire, son petit rempart,
Car l'écorché rappelle à tous ce que la peau des jours dissimule,
Il montre que vivre n'est pas habiter un décor, mais subir un contact,
Il montre que toute parole vraie coûte un peu de chair à celui qui parle,
Qu'aimer expose, qu'espérer saigne, que veiller consume jusqu'aux os,
Alors on l'évite ou l'on feint de ne voir en lui qu'une étrange figure,
Pourtant il marche parmi eux comme le miroir de leur secrète plaie,
Et son silence a la lourdeur d'une cloche dans l'air d'hiver.

La nuit pourtant lui fut donnée non comme repos, mais comme compagne,
Elle posa sur ses blessures une obscurité plus tendre que les linges,
Les étoiles, très loin, cousaient au-dessus de lui de patientes distances,
Les arbres redevenaient vastes en reprenant leur part de retrait,
Une chaise, une fenêtre, un bol, un chien, reprenaient leur poids terrestre,
L'image cessait de tout prendre, le bruit de tout ouvrir de force,
Alors l'écorché pouvait boire un peu d'ombre comme on boit une source,
Non pour guérir, car rien ne rend la peau perdue aux nerfs du monde,

Mais pour tenir jusqu'à l'aube avec moins de fer dans la poitrine,
Et laisser au silence le soin de border sa douleur sans mensonge.

Quelquefois il montait le soir vers les collines pauvres de la Famenne,
Le givre liait les clôtures, les rails gardaient un feu de cendre,
Un merle noir ouvrait l'air d'un coup de bec jaune dans la buée,
Les poules se resserraient au seuil obscur du bois et de la paille,
La fumée d'une maison allait droit puis se perdait dans le gris,
Là, devant cette humble veille, l'homme sentait vaciller sa détresse,
Non qu'une grâce descendît sur lui comme un baume venu des hauteurs,
Mais parce que le monde, dans sa pauvreté même, renonçait à mentir,
Une lampe derrière une vitre suffisait à rendre la nuit habitable,
Et la douleur, un instant, cessait d'être exil pour devenir demeure.

Mais l'aube revenait toujours avec ses instruments de blancheur dure,
Les couloirs, les écrans, les gares, les factures, les salles d'attente,
Toute la mécanique du jour reprenait l'écorché dans son engrenage,
Les mots tombaient sur lui comme des draps trop propres sur un corps fiévreux,
On parlait de progrès, d'ordre, de santé, de paix, de transparence,
Et chaque terme laissait dans sa chair une brûlure plus précise,
Il apprit que le mal moderne n'est pas toujours le cri ni le carnage,
Mais la surface impeccable où rien n'avoue plus son origine sanglante,
Ainsi sa plaie grandissait sous les mains blanches de l'organisation,
Comme un feu sans flamme au cœur d'une neige administrée.

Pourtant il ne maudit pas tout, car même au plus vif de l'exposition,
Une main parfois se posait sur son épaule avec la justesse du soir,
Une voix très basse savait entourer sa peine sans l'expliquer,
Un enfant regardait sa face sans détour, avec l'innocence des sources,
Alors il comprenait que l'écorchure n'abolit pas toute rencontre,
Qu'il existe une bonté nue qui n'ajoute aucun plâtre sur la faille,
Une bonté qui ne console pas, mais partage le froid des heures,
Comme un pas dans la neige à côté d'un autre pas plus las,

Cela ne rendait rien, cela ne réparait ni le ciel ni la peau,
Mais cela donnait à la douleur la forme grave d'une fidélité.

Ainsi l'écorché demeure au bord du monde et de lui-même,
Il n'attend plus le retour des anciennes enveloppes ni des sommeils faciles,
Il sait que vivre commence peut-être là où les défenses se consomment,
Là où la chair apprend sans écran le poids réel des jours terrestres,
Il marche avec le dieu maudit sous la pluie de cendres du ciel,
L'un porte en lui la lumière blessée, l'autre la blessure sans voile,
Entre eux circule un silence plus profond que toutes les anciennes prières,
Comme si le tragique enfin trouvait deux visages pour se dire,
Et si l'un offre sa cendre à la cendre du monde qui refroidit,
L'autre offre sa chair nue pour que l'être encore résiste dans la nuit.

DIALOGUE

Le Vif — Je ne puis m'empêcher de croire que l'écorché n'est pas seulement un homme perdu, livré sans recours au vent, au sel, aux morsures de la lumière. S'il porte le monde à même la chair, n'est-ce pas aussi parce qu'il touche encore à une vérité que les autres ont recouverte ? Tous ces hommes bien clos dans leurs peaux intactes, dans leurs rôles, dans leurs prudences, me paraissent moins vivants que lui. Ils se protègent, certes, mais ils ne sentent plus rien qu'à travers des écrans de langage. L'écorché, lui, souffre, mais il reçoit. Il saigne, mais il ne ment pas. Et j'aimerais croire que cette nudité terrible n'est pas seulement une déchéance : qu'elle est peut-être la condition d'un rapport plus juste au réel, d'une fidélité plus nue, d'une innocence retournée par la douleur.

L'Éteint — Tu confonds encore la vérité avec le privilège de souffrir. L'écorché n'est pas plus proche du réel parce qu'il est à vif ; il est seulement plus exposé à sa brutalité. Tu veux faire de sa plaie une clairvoyance, comme si la chair ouverte possédait par elle-même une sagesse. Mais la chair ouverte sait surtout l'invasion, la fatigue, l'impossibilité du repos. Elle ne contemple pas davantage : elle endure plus bas, plus près, plus longuement. Les autres se protègent mal, je te l'accorde, et souvent ils se mentent ; mais l'écorché, lui, n'a même plus la ressource du mensonge. Ce n'est pas une supériorité. C'est une pauvreté sans rideau, une

destitution que tu embellis parce que tu crains encore le mot juste : il n’y a là ni révélation ni grâce, seulement l’implacable contact.

Le Vif — Pourtant il y a dans ce contact quelque chose que je ne parviens pas à réduire à la seule souffrance. Lorsque tout écran tombe, lorsque les mots cessent de plâtrer les fissures, lorsque le monde entre sans médiation dans les nerfs et dans le souffle, il me semble qu’apparaît une autre manière d’habiter. Non pas une manière heureuse, non pas une réconciliation, mais une manière plus grave, plus vraie. L’écorché ne peut plus prendre les images pour le monde. Il ne peut plus confondre la vitre et la profondeur. Même la douceur, chez lui, ne passe plus par la complaisance : elle est rare, discrète, exacte. Une main juste, une lampe derrière une vitre, un merle sur la branche, une odeur de terre froide — tout cela retrouve un poids immense. Ne faut-il pas voir là une vérité gagnée à travers la perte ?

L’Éteint — Non, il faut y voir une raréfaction. Quand tout manque, la moindre chose prend du relief : ce n’est pas la vérité qui grandit, c’est la protection qui diminue. Le merle n’est pas plus vrai parce qu’un homme sans peau l’entend comme une lame ; la lampe n’est pas plus juste parce qu’elle tremble devant un visage épuisé. C’est l’écorché qui, n’ayant plus de distance, subit chaque présence dans une intensité presque insoutenable. Tu interprètes cette intensité comme un accès privilégié à l’être ; j’y vois plutôt l’effondrement des médiations sans lesquelles vivre devient presque impossible. On ne demeure pas longtemps humain à force de sentir tout à nu. Le monde finit par devenir non un mystère plus profond, mais une grêle continue. Et ce que tu appelles habitation n’est souvent qu’une résistance exténuée au milieu des coups.

Le Vif — Peut-être, mais cette résistance elle-même me semble porter quelque chose d’admirable. Je ne parle pas d’héroïsme. Je parle de cette tenue presque invisible qui consiste à ne pas se retirer dans l’amertume, à ne pas transformer la blessure en doctrine, à rester malgré tout ouvert à ce qui vient. L’écorché pourrait haïr toute lumière ; pourtant il consent encore à la nuit. Il pourrait maudire toute voix ; pourtant il écoute encore une parole basse. Il pourrait se refermer dans sa seule douleur ; pourtant il laisse parfois une présence approcher. Il y a là plus qu’un simple réflexe vital. Il y a une fidélité, une pauvreté qui ne se change pas en ressentiment. Et je ne sais comment nommer cela autrement qu’une dignité tragique, plus haute que beaucoup de santés rassurées.

L'Éteint — Tu nommes dignité ce qui n'est peut-être qu'épuisement. Quand on a trop souffert, on n'a plus toujours la force de haïr avec éclat. Le ressentiment lui-même demande encore une réserve de chaleur. L'écorché n'est pas noble ; il est déjà trop traversé pour se mettre en scène. Son silence ne prouve pas une supériorité intérieure, mais la lente défaite des grands mouvements de l'âme. Il reste ouvert, dis-tu. Non : il n'a plus de porte. Il laisse entrer parce qu'il ne peut plus faire autrement. Cela produit parfois une justesse, oui, mais une justesse arrachée, non choisie dans la sérénité. Cesse donc d'auréoler sa plaie. L'écorché n'est pas un maître secret de vérité ; c'est l'homme tel qu'il demeure quand le monde lui a retiré jusqu'à la possibilité de se protéger déceimment contre lui.

Le Vif — Et pourtant c'est justement cet homme-là qui m'importe. Non l'homme intact des théories, non l'homme socialement tenu, non l'homme bardé de concepts et de procédures, mais celui à qui le monde a retiré la peau et qui marche encore. Car en lui apparaît peut-être ce que toute philosophie oublie trop vite : que l'être ne se donne pas dans le confort de la distance, mais dans une exposition fondamentale. Nous naissons déjà vulnérables, déjà ouverts, déjà promis aux entailles du temps, des autres, du langage. La peau elle-même n'est qu'un délai. L'écorché ne fait que porter à l'extrême ce que nous sommes tous de manière recouverte. En le regardant, ce n'est pas un cas limite que je vois, mais notre vérité commune soudain rendue impossible à nier. C'est peut-être pour cela qu'il met les autres mal à l'aise : il les rapproche de leur propre nudité.

L'Éteint — Là, je te suis davantage, mais seulement si tu renonces encore une fois à l'illusion d'une compensation. Oui, l'écorché révèle quelque chose de tous. Il montre que la peau n'est jamais qu'un sursis, que toute défense est provisoire, que vivre consiste bien plus à être atteint qu'à maîtriser. Mais de cette vérité il ne faut pas faire une promesse. Il n'y a pas, derrière la nudité, une récompense métaphysique. Il n'y a ni profondeur rédemptrice, ni pureté retrouvée, ni retour à quelque innocence antérieure. Il y a simplement l'exposition originaire, devenue visible parce qu'elle n'a plus d'enveloppe. C'est déjà immense, et terrible. Si l'écorché nous apprend quelque chose, c'est peut-être ceci : qu'il faut cesser de rêver un monde sans atteinte, et apprendre au contraire à nommer sans emphase la blessure comme condition, non comme exception.

Le Vif — Alors la seule tâche qui reste serait d'accompagner. Non de guérir, non de magnifier, non d'expliquer, mais d'approcher assez doucement pour ne pas ajouter de lame à la lame.

Peut-être est-ce là que je voulais en venir depuis le début sans le dire assez nuement. Si l'écorché est notre vérité commune rendue visible, alors nous lui devons autre chose qu'un regard gêné ou qu'une admiration esthétique. Nous lui devons une proximité juste, une parole pauvre, une main qui ne s' imagine pas sauver. C'est peu, je le sais, et cela ne rend pas la peau. Mais dans un monde saturé de surfaces et de simulacres, cette pauvreté-là me semble déjà immense. Elle ne referme rien ; elle permet seulement que la douleur ne soit pas abandonnée à elle-même comme une bête au bord du chemin.

L'Éteint — Oui. Et c'est peut-être à ce point seulement que ta parole cesse de rêver. L'écorché n'attend pas qu'on découvre en lui une sainteté secrète ; il attend, si attendre est encore le mot, qu'on ne l'aggrave pas par des phrases trop pleines. Il n'a plus besoin d'interprètes, encore moins de prêtres du tragique. Il a besoin d'une présence qui n'ignore pas l'irréparable et qui pourtant ne se retire pas. Si quelque chose comme une grâce subsiste ici, elle est minuscule, terrestre, sans auréole : dans la manière de s'asseoir près, de taire ce qui mentirait, de laisser à la nuit sa part, de ne pas disputer au silence sa dernière fonction. Alors seulement l'écorché cesse d'être un spectacle de douleur. Il redevient un homme. Et peut-être est-ce le plus difficile : rendre l'homme à lui-même quand le monde l'a mis à vif.

DÉSERT DE LARMES

La terre s'étendait sous le ciel comme un visage après de longues veilles,
Ses plaines n'avaient plus la douceur des moissons ni l'haleine des sources,
Une cendre de sel dormait au creux des chemins, des fossés, des prairies,
Le vent passait sur elle avec la lenteur pauvre des mains sans recours,
On eût dit qu'un chagrin très ancien avait bu jusqu'aux eaux souterraines,
Et laissé derrière lui cette peau craquelée, cette lumière sans sève,
Les arbres eux-mêmes gardaient dans leurs branches une fatigue minérale,
Comme s'ils avaient pleuré debout jusqu'à ne plus savoir faire ombre,
Ainsi commençait la terre lorsque les larmes deviennent plus vastes qu'elles,
Un désert non de sable seulement, mais de douleur demeurée sans bouche.

Jadis pourtant la terre avait connu la fraîcheur obscure des puits,
Le glissement noir de l'eau sous les racines, la patience des nappes,
Les champs buvaient la pluie avec une gravité paisible de bêtes lentes,
Les pierres, sous la mousse, gardaient le secret tiède des nuits fertiles,
Les hommes marchaient là comme parmi des réserves de silence et d'herbe,
Une larme tombée dans la poussière y devenait presque une semence,
Car tout chagrin trouvait encore un fond où se déposer sans se perdre,
Et le ciel répondait par des pluies basses aux peines de la vallée,
Alors la douleur n'avait pas encore déserté jusque dans sa propre eau,
Elle pouvait encore se mêler à la terre sans la condamner au sel.

Puis vint un temps plus nu où les sources se retirèrent sous les pierres,
Non dans un fracas de colère, mais avec la pudeur noire des bêtes traquées,
Les pluies tombèrent moins pour nourrir que pour laver des suies plus vastes,
Les champs gardèrent en mémoire une humidité qui n'était plus promesse,
On trouva dans les fossés des reflets d'étain, des flaques sans lumière,
Les hommes levèrent des citernes, des pompes, des calculs, des clôtures,
Mais rien ne rendait à la terre ce goût d'ombre mouillée qu'elle avait perdu,
Car une soif plus haute gagnait déjà les os du paysage entier,

Comme si les larmes versées depuis trop d'années avaient changé de nature,
Et qu'au lieu d'ouvrir la glaise elles la fermassent dans une amertume blanche.

Le désert de larmes ne naît pas quand les yeux cessent de répandre leur eau,
Il naît lorsque la peine a tant coulé qu'elle dessèche ce qu'elle voulait sauver,
Lorsque chaque goutte tombée sur le sol y laisse moins de sève que de sel,
Lorsque la douleur, au lieu d'assouplir les mottes, les raidit jusqu'au craquement,
Alors la terre devient le registre muet de toutes les tristesses épuisées,
Elle garde dans ses creux la marque des genoux, des mains, des fronts tombés,
Mais elle ne sait plus rendre aux vivants que l'écho gris de leur détresse,
Les sillons ressemblent à des rides trop profondes sur une face de vieille mère,
Et même les herbes maigres y poussent avec la pudeur des choses endeuillées,
Comme si chaque brin savait qu'il lève sur une mémoire plus lourde que lui.

Il est des lieux ainsi où l'on sent que les morts n'ont pas trouvé de repos,
Non parce qu'ils erreraient en spectres, mais parce que la terre n'a pas bu leur peine,
Elle la porte encore au bord de ses marnes, de ses talus, de ses clôtures,
Dans le goût du vent, dans l'odeur de fer froid qui monte des fossés d'hiver,
Les maisons mêmes y semblent bâties sur un chagrin plus ancien qu'elles,
Leurs murs gardent quelque chose de serré, de retenu, de silencieusement fêlé,
Les cours, les granges, les rails, les mares prennent un air de veille interminable,
Et l'on comprend alors que la terre peut souffrir comme souffrent les visages,
Non par cri, non par convulsion, mais par une lente incapacité à refleurir,
Par un épuisement du fond qui retire à toute pluie sa puissance d'alliance.

Pourtant les hommes continuent de marcher sur ce désert comme sur leur devoir,
Ils sèment encore, ils taillent les haies, ils ferment le soir les poulaillers,
Ils rentrent du froid avec aux bottes la glaise lourde des chemins défaits,
Ils allument dans les cuisines une lampe jaune contre la vitre et le gel,
Le café fume, les chaises grincent, un chien se tourne près du seuil humide,
Une main pose le pain sur la table avec la gravité des gestes pauvres,
Et l'on dirait qu'à force d'habitude la terre supporte encore d'être terre,
Qu'elle endure sa propre stérilité comme un vieux corps endure sa fatigue,

Mais sous chaque pas demeure cette impression d'une eau manquée au cœur des choses,
Comme si le sol lui-même réprimait un sanglot pour tenir jusqu'au matin.

Le désert de larmes s'étend aussi dans les âmes comme un pays sans source,
Il gagne les regards trop longtemps tournés vers les chambres et les couloirs blancs,
Les voix qui ont trop consolé finissent par prendre l'accent du sel et de la cendre,
Les gestes mêmes d'amour s'y dessèchent parfois faute d'une eau pour les relier,
On se touche encore, mais comme on pose la main sur une pierre tiède,
Avec reconnaissance, avec fatigue, avec l'obscur peur de trop attendre,
Il n'y a plus d'effusion, plus d'orage intérieur lavant les peines anciennes,
Seulement une gravité nue, un reste de bonté sur un fond d'épuisement,
Et cela aussi appartient au désert : non l'absence de tout sentiment,
Mais la survie maigre du cœur lorsque ses rivières ont cessé de déborder.

Parfois pourtant, très loin, un nuage s'avance sur les collines de la Famenne,
Il n'a pas la noirceur des colères d'été ni la lourde assurance des saisons fertiles,
Il vient bas, presque honteux, avec une lenteur de bête blessée dans le soir,
Le merle se tait un instant sur le noyer comme pour entendre sa venue,
Les rails prennent sous lui un éclat plus sombre, les clôtures un accent d'attente,
Une odeur de terre presque humide remonte des talus où le gel se retire,
Alors quelque chose vacille dans le désert, non une joie, pas encore, une mémoire,
Le souvenir qu'il exista jadis une alliance entre les larmes et la sève,
Que toute eau tombée du visage n'était pas vouée à laisser derrière elle du sel,
Et cette mémoire suffit parfois à rouvrir une fente dans la dureté des champs.

Mais bien souvent la pluie elle-même manque sa cible et tourne à bruine grise,
Elle passe sur le désert comme une pitié trop faible sur une longue agonie,
Les mottes boivent à peine, les pierres restent closes, les herbes ne se redressent pas,
La terre accepte cette eau sans y croire, comme on reçoit des mots de compassion,
Car il ne suffit plus d'un passage, ni d'une averse, ni d'une saison clémente,
Il faudrait rejoindre le fond même où la peine a changé l'eau en amertume,
Il faudrait pleurer plus bas que les yeux, jusqu'aux racines rompues des êtres,
Mais nul ne sait ce chemin, nul ne possède la source ensevelie sous le sel,

Ainsi le désert demeure, non par refus du ciel, mais par profondeur de blessure,
Comme un cœur qui ne rejette pas l'amour et ne parvient pourtant plus à fleurir.

Alors il faut apprendre à habiter cette terre sans lui demander de mentir,
Marcher sur ses craquelures comme on marche sur la peau tendue d'une douleur,
S'asseoir au bord des champs le soir sans exiger du monde qu'il se rachète,
Écouter le vent dans les haies, le peu d'eau noire au fond des fossés,
Regarder les lampes derrière les vitres comme des braises dans un grand refroidissement,
Comprendre qu'un désert de larmes n'est pas la fin de toute fidélité terrestre,
Mais la figure même d'une terre qui souffre encore de n'avoir pu tout recevoir,
Et si parfois une herbe y lève, mince, droite, avec la ténacité des pauvres,
Alors on voit qu'au plus sec du tragique persiste encore un vouloir vivre obscur,
Non pour nier le sel, mais pour porter dans la cendre une humble verdure.

DIALOGUE

Le Vif — Je ne puis regarder ce désert de larmes comme une simple fin de toute fécondité. Certes, la terre est salée par trop de peines, les sources se sont retirées sous les pierres, les pluies elles-mêmes semblent glisser sur les champs comme des mots trop tardifs sur une douleur ancienne. Mais justement : si la terre porte encore la mémoire des larmes, c'est qu'elle n'est pas morte. Ce qui est tout à fait mort ne se souvient plus. Ici, tout se souvient : les talus, les fossés, les clôtures, l'odeur de fer froid dans l'air du soir. Et cette mémoire, si douloureuse soit-elle, me semble encore un lieu possible. Je voudrais croire qu'une terre qui n'a pas pu boire toute la peine n'a pas pour autant renoncé à recevoir. Peut-être lui faut-il seulement une autre lenteur, une autre eau, plus profonde que la pluie.

L'Éteint — Tu prêtes encore au sol une patience qu'il n'a plus. Le désert de larmes n'est pas une terre en attente ; c'est une terre épuisée par l'excès même de ce qu'elle a reçu. Les larmes n'y sont plus une eau féconde mais un sel déposé, une amertume qui a durci les mottes au lieu de les ouvrir. Tu parles de mémoire comme d'une réserve ; moi j'y vois une saturation. Oui, tout se souvient, mais cette mémoire n'engendre plus rien. Elle pèse, elle retient, elle raidit. Le champ ne s'est pas fermé par manque d'eau, mais parce que la douleur y a tant coulé qu'elle y a perdu jusqu'à sa puissance d'alliance. Ce qui demeure ici n'est pas une promesse blessée ; c'est la longue persistance de l'irréparable dans la matière même.

Le Vif — Pourtant je ne puis croire que l'irréparable abolisse toute possibilité d'habitation. La terre du désert de larmes ne refleurit peut-être pas comme autrefois, j'en conviens ; elle ne rend plus aux hommes la douceur ancienne des moissons, ni ce sentiment obscur d'être portés par une profondeur sûre. Mais elle n'est pas pour autant livrée au seul néant. Les hommes continuent d'y marcher, d'y semer, d'y allumer une lampe contre la vitre du soir, d'y poser le pain sur la table avec une gravité qui ne ment pas. Il y a là quelque chose qui résiste, non au sens d'un triomphe, mais d'une fidélité têtue. Je me dis qu'une terre qui peut encore porter ces gestes n'est pas tout à fait abandonnée. Même salée, même craquelée, elle laisse encore monter une odeur de vie très pauvre, mais obstinée.

L'Éteint — Les gestes dont tu parles ne prouvent rien contre le désert ; ils en sont la conséquence humaine, voilà tout. On continue parce qu'il faut continuer, non parce qu'une fécondité cachée travaillerait encore sous le sel. La lampe s'allume, le pain se coupe, la botte rentre couverte de glaise lourde, non comme des signes d'espérance, mais comme les habitudes graves par lesquelles les vivants retardent leur propre effondrement. Il y a dans cette persistance une noblesse, je ne te le refuse pas ; mais elle n'annonce rien. Elle ne signifie pas que la terre guérisse. Elle signifie seulement que l'homme sait parfois demeurer auprès de ce qui ne lui rend plus grand-chose. Ce n'est pas une alliance retrouvée. C'est une cohabitation avec la stérilité, une manière de faire face sans phrase au sol qui ne répond plus.

Le Vif — Et si c'était déjà beaucoup, justement, qu'un sol ne réponde plus comme avant sans devenir pour autant inhabitable ? Je ne parle pas de guérison. Je ne cherche pas un retour des anciennes eaux ni un effacement du sel. Je pense plutôt à cette forme de vérité plus pauvre où la terre cesse de nourrir les illusions, mais continue de porter les pas. Le désert de larmes n'est pas une terre réconciliée ; c'est une terre blessée qui oblige l'homme à une présence moins naïve. On n'y marche plus comme dans un décor, on y marche comme sur le visage d'une douleur ancienne. Et cette gravité du pas me paraît précieuse. Elle arrache aux gestes leur légèreté mensongère. Elle apprend peut-être à vivre sans exiger que le monde console. N'y a-t-il pas là une fidélité plus nue, plus tragique, mais plus juste aussi ?

L'Éteint — Oui, plus juste sans doute, mais au prix d'une perte qu'il ne faut pas enjoliver. Le désert enseigne, si tu veux, mais ce qu'il enseigne d'abord, c'est la fin des anciennes confiances. Il apprend que tout n'est pas destiné à porter du fruit, que certaines douleurs

transforment l'eau en amertume, que certaines terres gardent les morts sans réussir à les recevoir. La gravité du pas dont tu parles vient de là : de ce qu'on ne peut plus marcher ici comme si le sol était innocent. Mais cette leçon n'a rien de secret ni de bienveillant. Elle n'élève pas ; elle dépouille. Elle retire aux hommes jusqu'à l'idée que toute peine puisse être transmuée en sève. Au fond, le désert de larmes n'est pas une sagesse ; c'est une désillusion devenue paysage. Et si nous y devenons plus vrais, c'est par amaigrissement, non par approfondissement heureux.

Le Vif — Peut-être. Mais même cet amaigrissement me semble encore sauver quelque chose d'essentiel : il laisse subsister une relation. Si la terre était tout à fait morte, elle ne nous atteindrait plus. Or ce désert nous atteint. Il ne nous nourrit pas, mais il nous met à l'épreuve. Il ne nous console pas, mais il nous oblige à ne pas tricher. On ne peut pas y parler avec emphase, ni y verser des promesses sans qu'elles sonnent creux. Tout y réclame une parole pauvre, un regard plus bas, une proximité sans illusion. Je crois que c'est cela qui me retient : ce sol blessé ne donne rien, ou presque rien, mais il exige une justesse qu'ignorent souvent les terres plus généreuses. Il nous force à aimer sans récompense. Et cette épreuve-là, je ne peux pas la réduire à une simple stérilité.

L'Éteint — Tu touches ici à quelque chose de plus nu. Oui, le désert ne donne presque rien, et c'est précisément pourquoi il retire aux gestes leur complaisance. Aimer sans récompense, marcher sans attendre de floraison, veiller sans croire que la nuit débouchera sur une saison nouvelle : voilà en effet ce qu'il impose. Mais comprends bien que ce n'est pas la terre qui demande cela comme un maître sévère. C'est notre propre lucidité, forcée par la sécheresse, qui finit par consentir à une telle nudité. Le désert de larmes ne porte pas un message. Il ne fait que maintenir devant nous le visage d'une souffrance qui ne s'est pas convertie en promesse. S'il en sort une justesse, elle vient de nous, ou plutôt de ce que nous devenons quand il ne nous est plus permis d'attendre autre chose que la tenue.

Le Vif — Alors admettons cela : non une parole du désert, mais une métamorphose du marcheur sous le désert. Cela me suffit presque. Je n'ai plus besoin que la terre m'assure qu'elle refleurira ; il me suffirait qu'elle me rende incapable de mensonge. Si marcher sur ce sol craquelé apprend à poser les pieds avec plus de gravité, à regarder les lampes du soir comme des braises presque sacrées, à entendre dans le peu d'eau noire au fond des fossés un reste de profondeur irréductible, alors je consens à cette pauvreté. Le désert ne serait

plus l'envers absolu de la vie, mais le lieu où la vie cesse de se payer d'illusions. Il y aurait là une forme de fidélité sans ivresse, et peut-être même une tendresse plus sobre pour tout ce qui, malgré le sel, demeure encore debout.

L'Éteint — Oui, demeure là si tu le peux, mais sans rien surajouter. Ne demande pas au désert une sainteté qu'il n'a pas, ni une fécondité en secret, ni un avenir tapi sous les marnes. Regarde-le comme une terre qui a trop reçu de larmes pour savoir encore les convertir. Regarde-la sans détour, avec cette pudeur qui consiste à ne pas forcer le sens. Si quelque chose doit naître de cette contemplation, ce ne sera ni une moisson ni une rédemption, mais une manière plus grave de partager le monde : avec moins de slogans, moins de promesses, moins d'orgueil. Alors peut-être, oui, une herbe maigre, une lampe derrière une vitre, un merle sur le noyer, un peu d'eau sombre au fond d'un fossé, suffiront. Non comme signes de retour, mais comme preuves minces qu'on peut encore habiter le tragique sans exiger qu'il se dissolve.

PLUIE DE CENDRES

Le ciel ne tombait plus en eau sur les toits noirs des maisons veillées,
Il descendait en cendre lente, en suie légère, en poussière d'incendie,
Chaque flocon semblait porter la mémoire d'un feu sans visage ni lieu,
Comme si l'air tout entier eût brûlé plus haut que les collées des hommes,
Les arbres recevaient ce gris avec la patience obscure des condamnés,
Les rails, les champs, les mares, les haies en prenaient un éclat de ruine,
Une odeur de bois consumé passait parfois dans la bouche du vent,
Et l'on eût dit que le ciel pleurait non plus des larmes, mais leurs restes,
Ainsi commençait le temps où même la pluie n'avait plus d'eau à donner,
Et où la hauteur rendait à la terre ce qu'elle avait perdu dans le feu.

Jadis pourtant le ciel savait encore la gravité profonde des averses,
Le noir des nuages ouvrait sur les prés une attente presque animale,
L'eau venait de loin avec le grand pas sourd des saisons fertiles,
Elle frappait les vitres, les feuilles, les chemins avec une force vivante,
Les puits se remplissaient d'ombre, les sources remontaient sous les pierres,
Les hommes levaient le visage à cette chute comme à une bénédiction,
Même la tristesse trouvait dans la pluie un langage plus vaste qu'elle,
Car l'eau descendue du ciel gardait encore l'alliance avec la sève,
Elle ne lavait pas la douleur, mais lui rendait un fond où se déposer,
Et le monde, sous son battement, redevenait plus proche de son origine.

Puis quelque chose changea dans les hauteurs livides du grand souffle,
Les nuées prirent la couleur pauvre des linges après les longues veilles,
Le vent revint chargé non d'eau noire, mais d'une poussière plus légère,
Qui tombait sans bruit comme tombe parfois la fin sur certains visages,
Les enfants regardaient l'air avec une inquiétude sans objet précis,
Les bêtes flairaient dans le soir un goût de foyer mort et de fer froid,
Les collines de la Famenne devenaient plus lointaines sous ce voile gris,
Même le merle sur le noyer retenait un instant son bec jaune,

Comme s'il entendait là-haut se consumer quelque chose d'antérieur au jour,
Quelque chose de si vaste que nul ne pouvait encore en dire le nom.

La pluie de cendres ne vient pas seulement des maisons, des usines, des guerres,
Elle tombe d'un ciel blessé par l'excès même de ce qu'il a laissé faire,
Chaque grain gris porte une part d'étoile refroidie, de lumière défaite,
Une parcelle du grand incendie où les clartés se sont compromises,
Il ne pleut plus ici une eau capable de nourrir la fatigue des terres,
Mais la retombée lente d'un éclat devenu inutile à toute semence,
Comme si la hauteur, n'ayant pu reprendre son feu aux mains des hommes,
N'avait plus à leur offrir que les résidus pâles de sa propre brûlure,
Et la terre les reçoit avec le silence grave des visages endeuillés,
Car elle sait que certaines pluies ne viennent pas pour ouvrir, mais pour couvrir.

Sous cette chute, les maisons prennent l'air de veiller leurs propres murs,
Les toits se chargent d'une poussière molle, les gouttières d'un gris sourd,
La cour, le poulailler, les clôtures gardent la fatigue des fins sans tumulte,
Les bottes rentrent du soir avec un poids de glaise noire et de suie,
Dans les cuisines, une lampe tient bon contre la vitre et la bruine froide,
Le café fume à peine, les chaises grincent comme des os dans le silence,
On parle bas, non par recueillement choisi, mais par accord avec le ciel,
Comme si toute voix trop forte risquait d'ajouter du feu à la cendre,
Ainsi la pluie de cendres descend aussi dans les gestes et dans les mots,
Et fait de chaque soirée une veillée plus ancienne que la fatigue.

Il est des jours où la terre voudrait repousser cette poussière du ciel,
Mais toute résistance ici prend vite l'allure d'un effort déjà las,
Les herbes se redressent mal sous ce dépôt sans eau ni fécondité,
Les mares gardent à leur surface un reflet d'étain, de suie, de veuvage,
Les arbres deviennent plus noirs, non de sève, mais d'une mémoire étrangère,
Même les pierres semblent boire ce gris comme une sentence plus vieille,
Le désert de larmes en reçoit une blessure nouvelle, venue des hauteurs,
Comme si la terre, déjà salée par trop de peines venues d'en bas,

Devait encore accueillir du ciel la confirmation grise de sa ruine,
Et joindre au sel des larmes la poussière froide des astres brûlés.

Pourtant les hommes lèvent encore parfois les yeux vers ces nuages pauvres,
Non pour y chercher un signe de salut, mais par habitude plus ancienne,
Ils ont gardé du temps des pluies nourricières un vieux réflexe de veille,
Une façon de scruter l'horizon comme on écoute un nom presque oublié,
Et ce qu'ils voient désormais ne ressemble à rien qu'ils puissent bénir,
Seulement la lente descente d'un gris sans colère et sans promesse,
Alors ils comprennent que le ciel lui-même s'est approché de leur fatigue,
Qu'il ne domine plus de haut les maisons, les gares, les champs, les fossés,
Mais qu'il partage avec la terre cette gravité des choses consumées,
Comme un dieu maudit qui perd sa lumière en la laissant retomber sur nous.

La pluie de cendres descend aussi dans les âmes comme un hiver finissant mal,
Elle se dépose sur les pensées, sur les prières, sur les mots qu'on n'ose plus dire,
Elle donne au langage une pâleur de linge trop souvent lavé dans le chagrin,
Les grandes phrases se défont sous elle comme des poutres rongées de froid,
Il n'est plus possible de parler avec l'ancienne insolence des matins clairs,
Chaque mot doit passer par une poussière de ruine avant de trouver sa place,
Même l'amour y perd parfois son élan et prend le pas des veilleurs,
Une main touche l'autre avec la retenue grave des choses fragiles,
On ne promet plus de traverser le monde intact, mais de tenir un peu sous le gris,
Et cela aussi appartient à la cendre : l'amaigrissement juste du cœur.

Parfois pourtant, dans cette chute sans eau, quelque chose demeure debout,
Une herbe maigre au bord d'un fossé, un merle sur un fil, une vitre éclairée,
Un enfant qui regarde la cour avec l'innocence intacte des premières heures,
Une femme qui secoue un drap sur le seuil malgré le ciel chargé de suie,
Un homme qui rentre du froid avec à la main un pain encore tiède,
Ces choses ne vainquent rien, ne dissipent ni la cendre ni le soir,
Mais elles gardent sous le gris la forme pauvre d'une résistance terrestre,
Comme si le monde, même couvert de restes, refusait d'être tout à fait ruine,

Comme si dans la retombée du feu il persistait encore un vouloir vivre,
Non plus ardent ni victorieux, mais têtu, bas, fidèle au bord du néant.

Alors il faut apprendre à marcher sous cette pluie sans réclamer l'averse ancienne,
Recevoir sur les épaules le gris du ciel comme une part de notre temps,
Comprendre que toute hauteur blessée redescend un jour dans la poussière,
Que les étoiles elles-mêmes peuvent nourrir la terre de leur refroidissement,
Que le tragique n'est pas seulement en bas, dans la chair, les larmes, les champs,
Mais aussi là-haut, dans le ciel devenu incapable de donner l'eau vive,
Et si l'on continue pourtant d'habiter les maisons, les gares et les collines,
Ce n'est plus par espoir d'un retour des saisons intactes ou des clartés premières,
C'est pour tenir sous la pluie de cendres avec une fidélité sans illusion,
Jusqu'à ce qu'une braise très basse apprenne au gris lui-même à ne pas mentir.

DIALOGUE

Le Vif — Je ne puis encore regarder cette pluie de cendres comme la simple preuve que le ciel a fini de donner. Certes, il ne tombe plus sur la terre cette eau grave qui ouvrait les sillons, assouplissait les mottes, rendait aux visages un peu de leur profondeur. Il tombe un gris plus pauvre, une poussière de feu refroidi, un reste de lumière qui ne sait plus nourrir. Mais même cela me parle encore d'un ciel qui souffre, non d'un ciel aboli. Si les hauteurs n'avaient plus aucun lien avec nous, pourquoi leur ruine descendrait-elle jusqu'aux toits, aux rails, aux mares, aux épaules des hommes ? Il me semble au contraire que cette cendre signifie une proximité plus tragique : le ciel ne nous bénit plus, mais il partage désormais quelque chose de notre usure. Et je ne puis m'empêcher d'y voir, sinon une promesse, du moins une communion blessée.

L'Éteint — Tu veux encore sauver le lien en lui donnant la forme d'une solidarité dans la ruine. Mais la pluie de cendres ne prouve pas que le ciel partage ; elle prouve qu'il a brûlé. Ce qui tombe n'est pas une compassion descendue des hauteurs, mais le résidu d'une lumière compromise, incapable désormais de rien offrir d'autre que sa propre poussière. Tu entends dans cette chute une proximité ; j'y vois au contraire la confirmation que tout ce qui dominait finit par se consumer à son tour. Le ciel n'est pas plus près parce qu'il nous recouvre

de suie ; il est seulement atteint, lui aussi, par l'irréparable. Et ce qu'il laisse tomber sur nous n'a rien d'un dernier geste d'alliance. C'est la preuve grise que même là-haut il n'y a plus d'eau vive, seulement la retombée lente d'un feu qui s'éteint sans grandeur.

Le Vif — Pourtant cette absence même de grandeur me touche davantage que l'ancienne majesté. Le ciel de la pluie nourricière gardait encore quelque chose d'impérial ; il donnait, il surplombait, il accordait selon ses saisons. Ici, sous la cendre, toute verticalité triomphante s'est brisée. Le haut ne règne plus sur le bas ; il descend dans la même fatigue. Et je me demande si ce n'est pas là, justement, que commence une vérité plus pauvre. Un ciel qui ne bénit plus, qui ne commande plus, qui ne fait que retomber sur la terre en gris et en silence, m'apparaît plus proche de nos nuits que tous les ciels pleins d'or des anciennes espérances. Je ne dis pas qu'il sauve ; je dis qu'il cesse de mentir. Et il me semble que cette nudité terrible vaut mieux que les anciennes clartés qui couvraient tant de désastres.

L'Éteint — Tu remplaces l'espérance par la préférence pour les ruines lucides. C'est déjà une conversion, j'en conviens, mais ce n'est pas encore le dernier mot. Le ciel de cendre ne ment plus, dis-tu. Peut-être. Mais le non-mensonge n'est pas en lui-même une consolation, ni même une proximité habitable. Il y a des vérités qui tombent comme des poussières sur les vitres et qui n'ouvrent rien. La pluie de cendres n'enseigne pas ; elle recouvre. Elle atténue les contours, elle salit les toits, elle fatigue les gestes, elle donne aux soirées cette gravité où même les voix se font plus basses pour n'ajouter aucun feu au ciel. On peut bien appeler cela vérité, si l'on veut. Moi, j'y vois surtout un épuisement plus vaste que nous, et la nécessité pour les vivants de continuer dessous sans inventer de sens excédentaire.

Le Vif — Continuer dessous, oui, mais ce dessous lui-même n'est plus le même. Il y a une manière de vivre sous la pluie de cendres qui transforme les gestes. On ne coupe plus le pain comme avant, on n'ouvre plus la porte, on ne regarde plus la vitre, la cour, le noyer, la lampe du soir avec la même innocence. Tout devient plus grave, non par excès de pensée, mais parce que le ciel a perdu son innocence avant nous. Il me semble qu'une telle pluie impose aux hommes une pauvreté juste. Les grandes phrases y tombent d'elles-mêmes. Les promesses trop vives s'y défont. Même l'amour y prend un pas plus bas, plus retenu, plus fidèle. Si je m'obstine encore, ce n'est pas pour retrouver l'ancienne averse, mais pour comprendre ce qu'une vie peut devenir quand elle accepte d'être recouverte sans renoncer tout à fait à demeurer debout.

L'Éteint — Là, tu t'approches enfin de ce qui est peut-être supportable. Car en effet la pluie de cendres amaigrit. Elle ne donne rien ; elle retire. Elle retire aux mots leur superbe, aux regards leur avidité, aux gestes leur confiance automatique. Elle oblige à vivre avec moins. Mais n'oublie pas que ce moins n'est pas une grâce déguisée. Il vient d'une perte. Il vient d'un ciel qui ne sait plus descendre autrement que sous forme de restes. Il vient d'une hauteur qui ne fertilise plus, qui ne fait plus que recouvrir la terre de son propre refroidissement. Si l'homme devient plus grave là-dessous, ce n'est pas qu'il a été initié à quelque mystère supérieur ; c'est qu'il n'a plus de quoi soutenir longtemps ses anciennes illusions. La justesse naît ici d'une défaite, non d'une révélation.

Le Vif — Mais une défaite peut encore porter une forme de lumière, si faible soit-elle. Je ne parle pas d'une lueur rédemptrice ; je parle d'une clarté qui ne vient plus d'en haut mais de la manière même dont on traverse le gris. Sous la pluie de cendres, les petites choses prennent un relief que les grands ciels effaçaient peut-être. Une vitre éclairée dans le soir, un enfant immobile devant la cour, une femme secouant un drap malgré le dépôt de suie, un pain tiède ramené dans les mains du froid — tout cela ne triomphe de rien, je le sais, mais ne devient-il pas plus vrai parce que rien ne le magnifie plus ? Il me semble que dans ce monde couvert de restes, la moindre fidélité terrestre acquiert une densité nouvelle. Et j'aimerais croire que ce n'est pas seulement la fin, mais aussi l'épreuve d'un autre regard.

L'Éteint — Oui, les petites choses deviennent plus nettes quand les grandes s'effondrent. Mais prends garde encore : ce n'est pas le ciel de cendre qui les illumine ; c'est notre détresse devenue moins distraite. Quand il n'y a plus d'horizon éclatant pour nous emporter, nous finissons par regarder ce qui demeure à portée de main. Une lampe. Un pain. Un arbre. Un enfant. Un merle. Une vitre. C'est peu, et c'est immense seulement parce que tout le reste a perdu sa puissance de fascination. Je n'appelle pas cela un autre regard au sens fort. J'appelle cela le regard revenu de ses illusions verticales. Il ne cherche plus dans les hauteurs ce qui pourrait l'absoudre. Il apprend enfin à voir ce qui résiste au ras du monde. Et s'il y a là une dignité, elle est entièrement terrestre, gagnée sur la cendre, non offerte par elle.

Le Vif — Alors accepte au moins ceci : qu'il y ait quelque chose de profondément humain dans cette manière de relever les yeux vers un ciel qui ne donne plus que sa poussière, non pour en attendre encore un miracle, mais pour consentir lucidement à ce qu'il est devenu. Ce consentement n'est ni résignation pure ni espérance travestie. Il est une manière d'habiter la

perte sans l'orner. Si je regarde encore vers le haut sous la pluie de cendres, ce n'est plus pour demander l'averse nourricière ; c'est pour reconnaître que le tragique ne pèse pas seulement sur la terre, sur les corps, sur les larmes, mais sur les hauteurs elles-mêmes. Il y a quelque chose de bouleversant dans un ciel qui se refroidit avec nous. Et cette communauté du déclin, si rude soit-elle, m'empêche encore de parler de simple néant.

L'Éteint — Je te l'accorde : ce n'est pas le simple néant. Le néant serait plus propre, plus net, plus vite accompli. Ici, il y a une lenteur, une retombée, une manière pour le haut de ne pas disparaître sans laisser sur le monde la poussière de son passage. Mais ne fais pas de cette communauté du déclin une consolation clandestine. Qu'elle demeure ce qu'elle est : la connaissance plus nue d'un univers où même le ciel n'est plus indemne. Si quelque chose nous est encore demandé sous cette pluie, ce n'est pas d'espérer, ni même de comprendre, mais de tenir. De tenir dans les maisons, sur les quais, dans les champs, auprès des lampes basses, sans hausser la voix, sans repeindre les nuées. Alors oui, peut-être, la cendre cessera d'être seulement un reste. Elle deviendra la matière même d'une fidélité pauvre, terrestre, sans illusion — la seule qui puisse encore marcher sous un ciel refroidi.

CRÉPUSCULE DE LA RONDE

La ronde allait jadis sous les astres avec la lenteur des choses sûres,
Le dieu, l'homme, la terre et le ciel tenaient encore leur obscure alliance,
Chacun gardait sa place dans le cercle grave des souffles et des saisons,
Les sources répondaient aux hauteurs, les moissons aux pluies, les yeux aux visages,
La peine elle-même trouvait un ordre où déposer son poids sans se défaire,
Il y avait dans la nuit un pacte plus ancien que les maisons et les routes,
Un accord sans parole entre les bêtes, les pierres, les arbres et les veilleurs,
On marchait dans le monde comme à l'intérieur d'une musique silencieuse,
Et nul ne songeait encore que la ronde pût un jour perdre ses maillons,
Tant le cercle semblait tenir par la fidélité secrète de ses membres.

Puis quelque chose s'obscurcit au cœur même de cette lente concorde,
Non dans un bruit de fracture, mais dans un tremblement d'abord presque invisible,
Un fil se rompit très haut dans la lumière, puis un autre dans la chair,
La terre but des larmes jusqu'au sel, le ciel brûla jusqu'à sa propre cendre,
Le dieu se fit blessure, l'homme exposition, le champ désert, la pluie ruine,
Et l'ancien cercle, sans cesser tout de suite, commença de tourner plus pauvre,
Comme une roue d'hiver sur laquelle le gel aurait pris jusqu'aux rayons,
On sentait dans le pas des saisons une fatigue plus grave que l'automne,
Dans le chant du merle une fêlure plus noire que la seule tristesse,
Et déjà le crépuscule entraînait dans la ronde avant même sa fin visible.

Le dieu marcha plus bas, avec aux mains la suie de sa propre lumière,
Il n'ouvrit plus les hauteurs comme on ouvre un matin sur les collines,
Il passa parmi les gares, les couloirs, les chambres et les lampes veuves,
Portant dans ses yeux l'incendie lent des villages, des lits et des écrans,
Sa couronne n'était plus qu'un halo de cendre au bord de son silence,
Et sa présence elle-même semblait demander pardon d'être encore présence,
Ainsi le premier anneau du cercle perdit la force de tenir les autres,
Non qu'il se fût retiré tout entier du monde et de ses veilles,

Mais parce qu'il ne savait plus comment bénir sans accroître la blessure,
Et la ronde se mit à boiter sous le poids de ce dieu refroidi.

L'homme alors demeura nu, privé de peau devant les jours trop clairs,
Le vent touchait ses nerfs comme un instrument de fer et de sel,
Les mots le traversaient sans rideau, les regards y laissaient leurs échardes,
Il n'avait plus pour lui cette mince frontière qui retarde encore les coups,
Toute chose entraînait plus loin que sa forme, jusqu'au noyau de sa fatigue,
Même la douceur devenait lame à force de venir sans médiation,
Il apprit que vivre n'est pas tenir un rôle au bord des apparences,
Mais recevoir à même la chair le poids terrestre des heures et des autres,
Ainsi le second anneau s'ouvrit dans un silence plus grand que la plainte,
Et la ronde perdit le rythme ancien où l'homme suivait encore le ciel.

La terre, quant à elle, s'étendit comme un visage après trop de sanglots,
Le sel demeura dans ses marnes comme une mémoire incapable de se fondre,
Les champs ne burent plus les peines comme jadis la pluie grave des soirs,
Les fossés gardèrent un peu d'eau noire, mais plus d'alliance avec la sève,
Les arbres levèrent encore leurs branches, pourtant avec une lassitude minérale,
Et les maisons elles-mêmes prirent l'air de veiller un chagrin plus vieux qu'elles,
Sous chaque pas montait l'impression d'une source manquée au fond des choses,
Comme si le sol retenait en lui un sanglot trop profond pour éclore,
Ainsi le troisième anneau se dessécha sans rompre en un seul instant,
Et la ronde tourna sur une terre qui ne savait plus recevoir.

Alors le ciel descendit non plus en pluie, mais en poussière de feu,
Une cendre lente couvrit les rails, les mares, les haies, les toits des granges,
Le haut lui-même prit la couleur pauvre des linges après les longues veilles,
Les nuées n'apportaient plus d'eau vive, mais le gris d'une lumière compromise,
Les hommes levèrent les yeux vers ce dépôt comme vers un verdict sans phrase,
Les voix baissèrent dans les cuisines où le café fumait à peine,
Les lampes, derrière les vitres, tinrent plus bas contre un soir sans recours,
Ainsi le quatrième anneau rejoignit la fatigue de la terre et des corps,

Et la ronde, sous ce ciel couvert de ses propres restes, entra dans l'ombre,
Non par chute brutale, mais par lente perte de son ancienne verticalité.

Dès lors on sentit partout le crépuscule avant d'en nommer le visage,
Dans les gestes devenus plus courts, dans les paroles plus pauvres, plus exactes,
Dans la manière qu'avaient les routes de rendre les pas plus solitaires,
Dans le silence des gares où l'on n'attendait plus qu'une heure sans secours,
Dans les draps d'hôpital, les salles blanches, les regards trop tôt vieillis,
Dans le pain posé sur la table avec une gravité de veilleur,
Dans le chien tourné près du seuil, dans la fumée droite au-dessus des maisons,
On comprit que la ronde ne tenait plus par l'accord de ses anciens liens,
Mais par une persistance maigre, comme un feu presque éteint tient sous la braise,
Et chacun sentit la nuit entrer plus loin que l'ombre ordinaire des soirs.

Ce n'était pas la fin du monde au sens des grandes scènes et des trompettes,
Mais quelque chose de plus bas, de plus tenace et de plus décisif,
La fin d'une circulation ancienne entre le haut et le bas des êtres,
La fin d'un passage sûr entre la douleur, la terre et les pluies fécondes,
La fin du vieux commerce entre la chair blessée et les clartés du ciel,
Comme si la ronde, sans tomber tout à fait hors d'elle-même, s'amaigrît,
Comme si les quatre continuaient encore à tourner, mais déjà sans se joindre,
Dans un voisinage de ruine où chacun portait sa propre nuit sans relais,
Voilà le crépuscule : non la nuit pure, mais la conscience du lien défait,
Le moment où l'on voit encore l'ancien cercle au moment même où il se retire.

Pourtant quelques signes demeurent au bord de ce grand déliement des choses,
Un merle noir sur le noyer, une herbe maigre au fossé, une lampe fidèle,
Une femme secouant un drap malgré le ciel chargé de suie et de froid,
Un enfant qui regarde la cour comme si le monde pouvait encore commencer,
Un homme qui rentre du soir avec un pain gardé contre sa poitrine,
Ces signes ne renouent pas la ronde, ils n'ouvrent aucune saison neuve,
Mais ils tiennent sous le crépuscule comme des braises au bord du gris,
Ils donnent à la déliaison même une forme terrestre, presque habitable,

Comme si, dans la rupture des anciens accords, survivait un vouloir pauvre,
Non pour refaire le cercle, mais pour marcher encore parmi ses restes.

Ainsi s'achève la ronde, non dans l'éclat, mais dans une basse lumière,
Le dieu garde sa cendre, l'homme sa chair nue, la terre son sel, le ciel sa suie,
Nul n'est rendu à l'innocence, nul n'ignore plus le tragique de la perte,
Et pourtant quelque chose insiste, plus humble que l'espoir, plus grave que la foi,
Une fidélité sans promesse qui demeure auprès du cercle qui se défait,
Comme on veille un feu trop bas pour réchauffer, mais trop vrai pour le nier,
Le crépuscule n'abolit pas tout, il retire seulement l'illusion des grands liens,
Il apprend à tenir dans le peu, dans le froid, dans la pauvreté des présences,
Et si la ronde ne revient plus dans sa plénitude de jadis, qu'importe,
Puisqu'il reste encore des pas pour accompagner sa nuit jusqu'au bout.

TANT QU'IL Y AURA DES FLEURS



Tant qu'il y aura des fleurs au bord des fossés noirs, sous les clôtures pauvres,
Le monde ne sera pas tout à fait rendu au règne stérile de la cendre,
Il gardera dans sa fatigue une réserve obscure, un vouloir vivre sans éclat,
Une très basse fidélité, plus humble que l'espoir, plus grave que la prière,
Quelque chose qui ne nie ni le sel, ni la plaie, ni le ciel refroidi,
Mais qui tient dans le vent comme une petite flamme à hauteur de terre,
Et cela suffira parfois pour que l'âme ne cède pas tout entière au désert,
Pour qu'un pas demeure possible entre les ruines et le soir qui descend.

Tant qu'il y aura des fleurs près des maisons veillées, sous la pluie de cendres,
Le dieu maudit ne sera pas tout à fait seul dans sa blessure immense,
La terre de larmes gardera sous son sel une mémoire de sève inentamée,

L'écorché lui-même verra parfois dans l'ombre une douceur qui ne ment pas,
Le ciel pourra descendre encore sans n'apporter que sa poussière de feu,
Car une corolle suffit à rappeler que toute fin n'épuise pas la forme,
Et qu'au plus bas du tragique une couleur persiste contre l'effacement,
Non pour sauver le monde, mais pour l'empêcher de sombrer sans témoin.

Tant qu'il y aura des fleurs, une lampe derrière une vitre sera juste,
Un pain posé sur la table aura le poids paisible d'une grâce terrestre,
Le merle noir sur le noyer ouvrira l'air d'un silence plus ancien que lui,
Les mains, même lassées, sauront encore toucher sans recouvrir la faille,
Les morts ne seront pas perdus tout entiers dans le grand froid des choses,
Car quelque chose d'eux reviendra dans l'odeur du soir, dans l'herbe, dans la pluie,
Et l'on comprendra que la douleur tragique n'abolit pas toute demeure,
Mais contraint seulement le cœur à l'habiter sans mensonge et sans détour.

Tant qu'il y aura des fleurs, il faudra rester fidèle à leur pauvreté,
Ne pas leur demander davantage qu'une présence, qu'une tenue, qu'un signe bas,
Ne pas leur prêter la victoire, ni le salut, ni le retour des rondes anciennes,
Mais recevoir d'elles ce peu qui suffit à traverser la nuit sans trahir,
Alors peut-être le monde, même blessé, demeurera encore habitable,
Alors peut-être la cendre elle-même apprendra un instant à se taire,

Et dans le crépuscule des liens, sous les hauteurs devenues grises,
Une petite fleur dira pour tous ce que nul grand mot ne sait plus dire.